Les grandes figures combières d'autrefois – 59 – Henri Rochat du Mont-du-Lac, pionnier (1828-1907)

Nous avons affaire ici à une très grosse pointure. Car Henri Rochat, non content d'émigrer aux USA, s'en reviendra plusieurs fois en Suisse, faisant déjà au XIXe siècle des aller et retours entre le nouveau continent et la vieille Europe avec une facilité déconcertante, il y fonda une véritable colonie et en plus il se donna sur le tard la peine d'écrire ses mémoires.

L'aventure de ses écrits est en elle-même un mini roman qui sera contée en lieu et place. Notons que ces mémoires furent publiés aux Editions le Pèlerin en 5 brochures, celles-ci depuis longtemps épuisées. Ce texte passionnant sera un jour repris dans notre section « Les Emigrants » qui cependant reste pour l'heure à créer.

Henri Rochat dit du Mont-du-Lac, parce que c'est en ce hameau situé à quelques encablures du village du Pont, qu'il était né en 1828, a depuis longtemps retenu notre attention. Un condensé de son parcours figure à la fin du cinquième tome de ses mémoires, Le Pèlerin, 1986, pp. 39 à 47. Nous vous le livrons.

RESUME DE LA VIE DE HENRI ROCHAT DU MONT-DU-LAC

Les mémoires de Henri Rochat s'arrêtant à son arrivée à Walla Wall, il intéressera peut-être le lecteur qui se sera passionné pour la longue quête de notre « héros », de savoir, en résumé, la suite de son histoire. Des extraits de « Pioneer Days on the Shadowy St. Joe » by Orland A. Scott, 1967, qui lui sont consacrés, le renseigneront quelque peu sur son établissement, définitif cette fois-ci, en terre américaine. La traduction est de Urbain Rochat, frère de l'éditeur qui a réalisé la mise au net.

Une très intéressante et étonnante histoire pourrait être contée au sujet de cet excellent homme que fut Henri Rochat. Il était né au Pont, en Suisse, le 5 juillet 1828. Après des études dans les écoles de sa localité, il commença aussitôt l'apprentissage d'horloger, profession à laquelle il s'adonna activement depuis l'âge de 15 ans.

En 1852, il émigra à New-York, puis en Virginie. Le climat de Virginie s'avéra trop chaud pour sa santé, et peu après il retourna dans l'état de New-York où il s'installa sur les rives de l'Hudson. Durant son séjour là-bas, il s'intéressa aux noirs échappés qui avaient fuit l'esclavage dans le sud. A ces infortunés, il consacra son temps et son argent, les instruisant et les assistant dans toute la mesure de son possible.

Environ deux ans après son établissement sur l'Hudson, il retourna en Suisse, mais peu après revint de nouveau aux Etats-Unis. Désirant se marier avec une

Suissesse, il retourna à nouveau dans sa patrie, et le 2 décembre 1856, il épousa Mlle Fanny Rosselet.

Après leur mariage, le jeune couple décida de s'établir aux Etats-Unis, plus exactement à St.-Louis, Minnesota, ou M. Rochat se lança dans le commerce de bijoux dans lequel il réussit de manière peu commune. Il se spécialisa dans l'importation des montres suisses et fit un commerce fructueux qui lui permet de faire une fortune appréciable.

Après la mort de sa femme en 1874, il retourna en Suisse avec sa famille de six enfants. Durant huit ans la famille resta dans ce pays où elle vécut dans plusieurs localités. Mais l'envie de retourner aux USA était en eux, et finalement ils décidèrent de s'y rendre de nouveau. Poussés par cette envie, ils s'établirent dans la ville grandissante de Walla-Walla. Sa fille Mathilde, horlogère de son métier, s'ouvrit une boutique avec l'assistance de son père. La prospérité de nouveau récompensa leurs efforts.

Peu après leur établissement à Walla-Walla, Mr. Rochat visita le pays de « Puiget Sound », prenant avec lui son fils aîné Paul. Il y fit un second voyage plus tard, prenant cette fois-ci son fils William. Cependant aucun membre de la famille ne resta longtemps dans le « Sound ».

Henri Rochat visita pour la première fois « St. Joe Valley » en 1884, au cours d'un voyage d'inspection hâtif, pour voir le pays au sujet duquel il avait reçu de si bons renseignements. La petite vallée lui rappela tant son pays natal, qu'il décida d'y acquérir un domaine comprenant de belles prairies comme il en avait vu durant ce voyage. Il pensait au futur de sa jeune famille et aux possibilités offertes dans cette nouvelle contrée qui n'avait encore vu que peu d'émigrants.

Il retourna ainsi dans la « St. Joe Valley » en 1885 et localisa un domaine possédé encore à l'heure actuelle par ses descendants. La localisation choisie était à l'embouchure du ruisseau « Rochat », ainsi nommé en l'honneur de Henri Rochat et dédié, nous le pensons, à la mémoire de sa femme et de sa chère famille.

Avec ses fils Paul et William, Henri Rochat acquit une section de bon terrain alluvionné par la rivière, ainsi que du terrain boisé, entourant le domaine primitif.

Après la mort de son père, Paul poursuivit l'exploitation des affaires familiales. Finalement il acheta la part de son frère William. Paul se maria à Miss Leah Jacot. Ils eurent cinq enfants, Mark, August, Hélène, Rose et Emily. William maria Mlle Hélène De Lepine qui eut un enfant. Après avoir vendu sa part à son frère, William quitta St. Joe Valley, laissant Paul et sa famille continuer l'exploitation de la ferme et de l'élevage du bétail, et poursuivant ainsi la ligne tracée par son père.

Le domaine initial avec les terres avoisinantes acquises plus tard est encore le quartier général de la famille qui le considère comme un héritage sacré de leur grand-père.

Henri Rochat, accompagné de ses deux fils Paul et William, arriva donc le 16 juin 1885 dans la St. Joe Valley. Ils restèrent un certain temps à la ferme de Mr. et Mme Eugène Gay ; celle-ci se trouve au coude de la rivière, deux miles en dessus du lieu actuel de St. Maries. Les trois Rochat visitèrent différentes localisations où la terre était encore ouverte pour la colonisation et finalement choisirent l'emplacement décrit plus haut. En 1886 ils construisirent leur première petite maison ou plutôt cabane en rondins, sur le bord de la rivière. La plus grande maison, en rondins également, s'élève sur la colline, surplombant les prairies ainsi que l'embouchure de « Rochat Creek » ; elle fut construite durant le printemps et l'été de 1887. La grosse grange, faite de poutres taillées à la hache, de cèdres fendus principalement, fut l'une des premières constructions d'une certaine importance de la vallée ; elle fut érigée cette année-là également.

Mon père travailla pour Mr. Rochat à la construction de la grange, fendit la plupart des poutres du toit et riva les larges planches de cèdres sur une partie des côtés de la grange et des planchers.

Les prairies à l'est des bâtiments de la ferme furent divisées de bonne heure entre les garçons. William reçu la prairie en amont, en face du coude de la rivière. On donna à Paul la place autour de la maison, et plus tard il eut un autre morceau de terre immédiatement en aval. Cette extension occidentale du domaine des Rochat, Paul la remit à son fils Mark. Les descendants possèdent encore tout ou presque tout de la surface initiale appartenant à la famille. Une large surface de bois bordant les prairies et s'étendant jusqu'aux montagnes, fut ajoutée à la ferme. Ces surfaces boisées procurèrent le bois nécessaire pour le débitage des poutres, pieux, rails, qui étaient nécessaires pour l'usage du ranch ou qui étaient négociés. Cela signifiait un travail continu pour la famille. Une fille de Paul, Rose Rochat, vit maintenant dans la vieille maison sur la colline, en dessus de la rivière.

Le ranch Rochat devint une des maisons historiques de la paisible petite vallée. Les Rochat furent suivis par les Montandon, les Ducommun, les Jacot, par Charles Porrett et César Stauffer dont les domaines bordaient la rivière des deux côtés, quelques miles en aval de la maison des Rochat. Ces gens étaient de vrais pionniers ; venant de Suisse, soit avec leurs familles ou seuls pour découvrir la liberté et de nouvelles opportunités dans un nouveau pays. Economes, industrieux, ils suivirent leur voie et établirent une solide réputation de bienséance et d'honnêteté. Leur influence sur la vie de la communauté grandissant ne peut être mesurée en simples mots. On doit avoir demeuré avec eux pour savoir combien grande était leur influence. Beaucoup de leurs enfants et petits-enfants profitèrent des possibilités qui étaient offertes à ceux qui désiraient s'instruire et ont choisi différents champs d'activité où ils occupent maintenant des positions importantes, de confiance et de responsabilités. Profondément religieux, ils développèrent la religion au foyer et l'exprimèrent de manière positive dans leur vie de tous les jours.

La petite, mais bien entretenue église sur la rive de la rivière, au-dessus de la maison des Ducommun, est encore un centre religieux pour ce splendide groupe de pionniers et de leurs familles. A l'exception des Montandon, qui, vivant près de St. Maries, suivaient le culte à l'église de ce lieu, ces familles suisses, attachées à leur foi simple et leur façon de pratiquer le culte, se rendaient dans la petite église sur le ranch Ducommun pour toutes leurs activités religieuses.

Ils la construisirent, l'entretinrent et la conservèrent avec sagesse. Et jusqu'à ce jour cela n'a pas eu seulement une puissante influence parmi eux, mais est devenu un lieu de tradition et un monument pour un peuple aux croyances et pratiques religieuses simples. Ces bienveillants et industrieux pionniers suisses ont gagné, pour eux et leurs enfants, l'immortel respect et gratitude de leurs nombreux amis et voisins dans toute la vallée de St. Joe.

* * *

Les nombreux Suisses qui vinrent s'établir dans la St. Joe Valley furent attirés par les lettres enthousiastes de Henri Rochat qui donna des descriptions ardentes de la région, et se référaient souvent à elle comme « la Suisse d'Amérique ». Parmi ceux séduits par la petite vallée paisible dans les montagnes, il y eut deux jeunes gens, Emile Matthey et Edward Lecoultre, lesquels devinrent des habitants permanents.

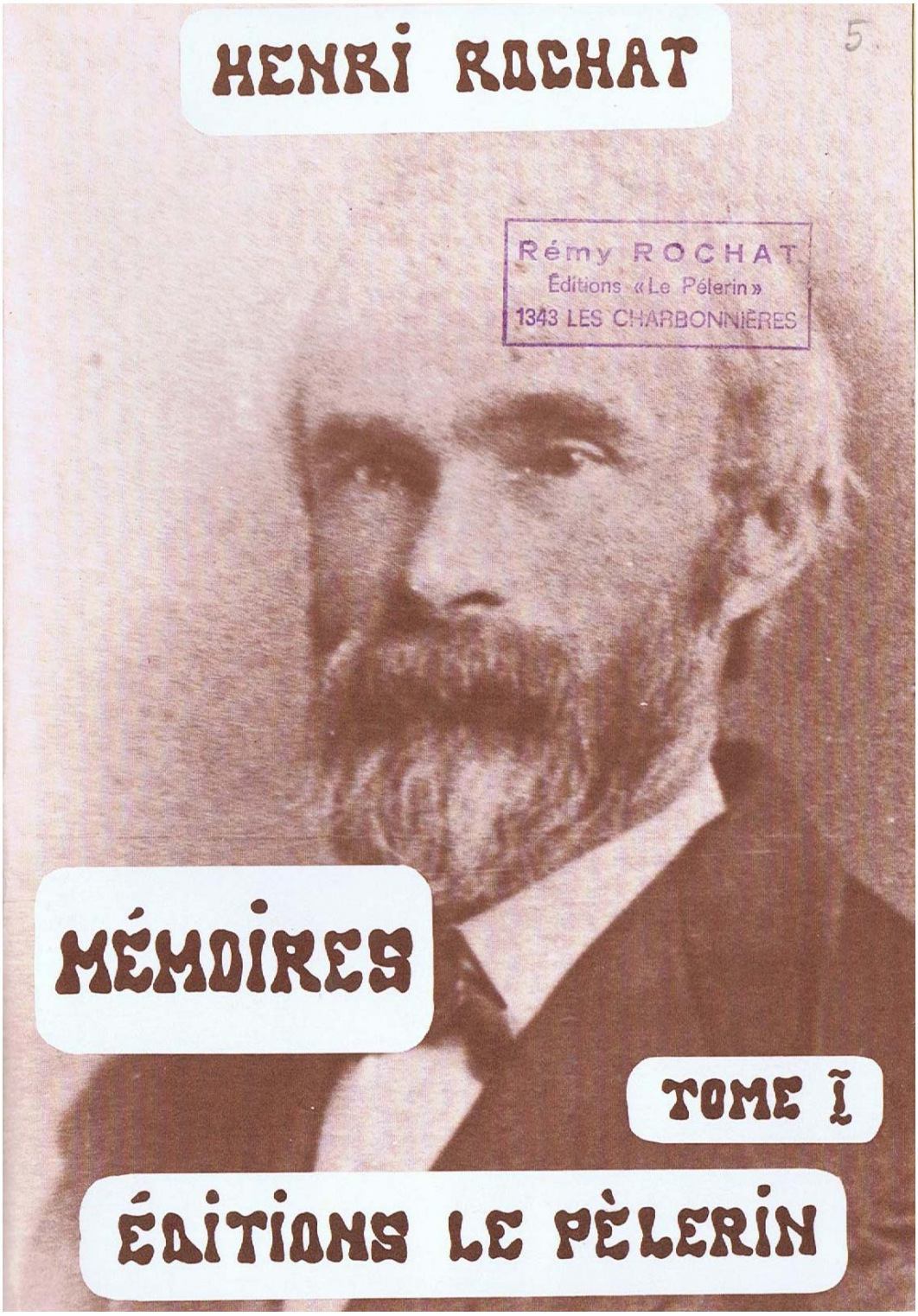
* * *

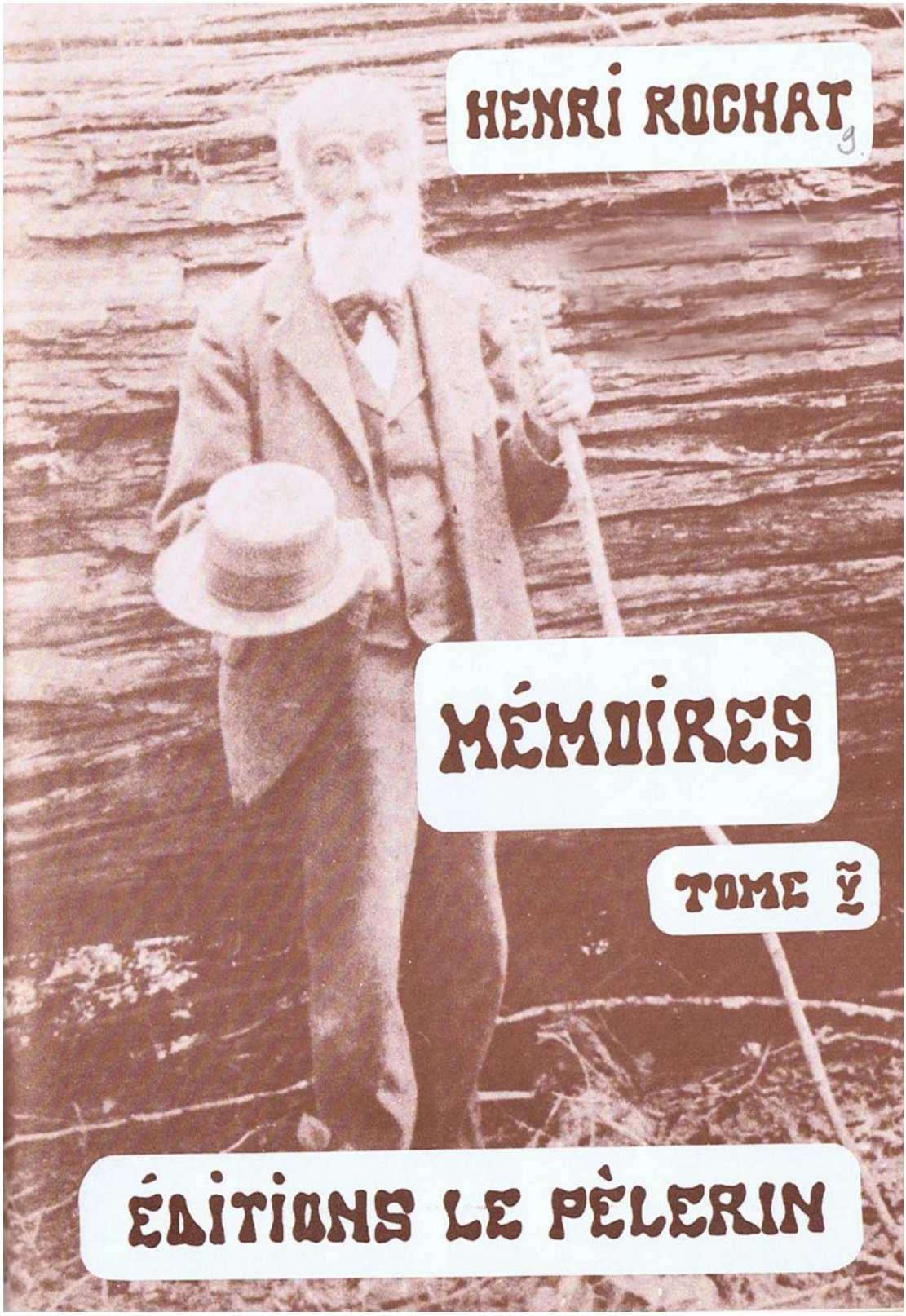
Commentaires sur Henry Rochat retrouvés dans « Histoire de ma famille », par Charles Armand Montandon, pionnier également, et publiés également dans « Pioneer Days… »

L'histoire de la St. Joe Valley et de sa colonie ne serait pas complète sans la mention de Henri Rochat. Il était à l'époque un homme de cinquante ans environ. Il avait émigré de Suisse pour arriver à New-York peu avant le début de la guerre civile des Etats-Unis. Là, comme importateur de montres suisses, il avait fait une modeste fortune. C'était un homme d'intelligence, de profonde conviction religieuse et de sincère patriotisme.

Tel que je me le rappelle, il était petit, mince, presque frêle, et portait une barbe hirsute, parce que Dieu avait donné à l'homme cet ornement, et ainsi n'avait pas le droit de le couper. De New-York il se rendit dans l'état du Washington et s'établir à Walla Walla. De là il découvrit la rivière St. Joe, dans le Nord Idaho. Il fut extrêmement fasciné par cette contrée. Le lac, les montagnes et le climat lui rappelaient son pays natal. Il se proposa de le faire coloniser par ses propres compatriotes. Il avait l'enthousiasme d'un véritable promoteur immobilier, quoiqu'il n'ait eu rien à vendre. Ses descriptions imagées de la région furent fréquemment considérées comme de fausses

déclarations par ceux qui le suivirent dans cette Suisse d'Amérique. Le pauvre homme reçut parfois beaucoup de reproches pour récompenser ses efforts et services désintéressés. Il mourut dans la St. Joe à un âge avancé, ayant vu ses rêves se réaliser en grande partie. Car une très importante colonie suisse y fut établie, et ceci grâce à ses efforts. Mon père fut le premier à suivre Mr. Rochat dans ce pays et d'autres vinrent plus tard.





Les photos d'Henri Rochat et de sa femme Fanny, auront permis de réaliser les cinq couvertures de l'édition des Mémoires, ceux-ci parus entre 1980 et 1986.

Henri Rochat du Mont-du-Lac, **Mémoires**[1]**,** texte original de 1893, transcription Editions le Pèlerin, 1980, tome premier (premières pages)

Selon le désir d'Anna, je prends la plume pour écrire mes mémoires. Je n'ai rien de grand à raconter et ne pourrai remplir mon papier qu'avec des choses de peu d'importance.

1

Je suis né au village du Pont le 5 juillet 1828. On m'appela Abram Isaac en vue d'un oncle de mon père établi à Naples et qui passait pour riche. Henri était pour perpétuer le nom de mon père. Louis était le nom d'un frère de mon père et d'un frère de ma mère.

Mon père s'appelait David Henri. Son père, qui mourut avant ma naissance, s'appelait Siméon, fils de Pierre Moïse.

Je suis né faible. Les facultés d'intelligence se son développées de très bonne heure, ce qui a amoindri les forces du corps.

En 1829 mon père acheta la maison du Mont du Lac, et c'et là que j'ai passé les premières années de ma vie. Quand j'avais deux ans, il me naquit un frère qu'on appela Louis et qui mourut au bout de sept mois. Je me souviens très bien de ce frère et de son enterrement.

J'étais d'un caractère affectueux, et le souvenir des premières années de ma vie est encore précieux à mon cœur.

J'étais l'aîné, par conséquent le seul, et j'étais aimé de tous ceux qui m'entouraient. Mon père était un homme doux, estimé de tout le monde pour son caractère bienveillant ; je ne l'ai jamais vu en colère. Il était pâle, les yeux et les cheveux de la même couleur que les miens ; il lui manquait des dents ; il portait des favoris ; il avait appris l'allemand à Reinach. Il me semble encore le voir, surtout le soir quand il travaillait près de son globe. Car nous avions quatre globes et la lampe en verre au milieu, ce qui donnait la lumière pour quatre personnes.

Mon père chantait très bien ; il avait la voix tendre ; voici ce que je me rappelle avoir entendu de lui :

Voyez cette neige qui brille
Là-haut sur ces monts sourcilleux ;
C'est là, jadis, près d'une fille,
Où je vivais le plus heureux.
Quittez ces riantes campagnes,
Cherchez le plus obscur séjour

[1] Henri Rochat nous livre un texte magnifique, en particuliers les pages qu'il consacre à son enfance au Pont. Tout cela est dans la droite ligne, sur le chapitre de l'introspection, des Confessions de Rousseau. Le style n'est pas en reste.

Jusqu'au sommet des montagnes,
Par tout vous trouverez l'amour.

Le cœur des filles se laisse prendre,
Bien plus vite que le chamois ;
Il est trompeur, mais il est tendre ;
Il va répétant dans ces bois ;
Quittez ces riantes campagnes,
Cherchez le plus obscur séjour
Jusques au sommet des montagnes,
Partout vous trouverez l'amour.

Nous avions deux vaches. Mon père me mettait sur son épaule et me donnait la verge et je chassais les vaches. Il me parlait toujours avec douceur et avec bonté.

Aussi loin que je puis me rappeler, il me prenait dans mon lit le matin, et sans m'habiller complètement, il m'apportait vers la table où était la Bible. Là il m'apprenait à épeler ; je ne me rappelle pas de ne pas avoir connu les lettres ni de ne pas avoir su lire le mot Dieu.

Ma mère n'était pas de très haute taille, et elle était un peu trapue ; elle avait la figure un peu comme Mathilde et était très active ; quand elle marchait en faisant son ménage, le bruit de ses pas annonçait l'énergie qui était en elle. Je l'aimais moins que mon père parce que je la trouvais rude. Mais quand elle me donnait un coup sur le dos, je faisais le dos rond et c'était fini. Mon père m'a eu donné un seul coup ; c'était avec le tire-pied ; je pleurai longtemps ; je ne pouvais me consoler parce que ce coup me venait de mon père.

J'aimais beaucoup chez Moïset, chez Olivier et chez l'oncle Samuel ; mais Charles me faisait peur. Charles était un mauvais voisin ; tous les autres habitants de ce petit hameau étaient de braves gens qui vivaient bien ensemble. Ainsi le commencement de ma vie était heureux.

Quelques fois j'étais malade ; alors mon grand-père Jean Rodolphe venait me chercher. D'autres fois il venait me chercher sans que je sois malade. Mon père me laissait aller à regret ; il faut croire que j'étais apprécié.

Une fois mon grand-père vint quand le lac était si haut que les eaux couvraient la route le long du village. Nous allâmes en bateau depuis le bas de la colline jusque devant chez mon grand-père. En voguant, il me chantait la chanson suivante :

La jeune Louison
Qui rêvait seulette
Au fond du vallon,
Chantait la chanson :
Gai, gai, faut passer l'eau !
Il est si doux l'air qu'ici l'on respire,

Gai, gai, faut passer l'eau
Chagrin d'amour n'entre pas en bateau.

De la jeune enfant
Les peines secrètes
Venaient d'un amant
Qui fut inconstant
Gai, gai, tout en voguant
Le batelier consolait la pauvrette
Gai, gai, tout en voguant
Chagrin d'amour s'enfuit au gré du vent.

Mon grand-père n'a plus chanté cette chanson, mais je m'en suis toujours souvenu ainsi que des hautes eaux du lac. Les souvenirs de mon enfance se sont fortement gravés dans ma mémoire.

Mon grand-père était un paysan de la vieille mode. Il avait les yeux noirs, le nez romain, et toute sa figure avec cette expression de dureté que donne l'habitude des travaux pénibles. Il n'était pas grand parleur, ne comprenait pas les badinages, ne lisait jamais un journal, ne se mêlait à aucune discussion. Avec ses semblables il restait muet. Avec sa famille il commandait, et si l'on se permettait de différer, il fronçait le sourcil. Comme père et comme époux il avait toujours été craint, mais ave moi, dans ce temps-là, il était très aimant. Il avait son petit domaine de huit poses et tenait deux vaches. La petitesse des revenus l'avait rendu très économe ; cependant, il allait quelques fois au cabaret, et alors, quand il avait bu un verre, il chantait. Ses chansons roulaient presque toujours sur des guerres dans les Pays-Bas, ce qui me fit croire qu'elles avaient été composées du temps de Louis XIV. Sa voix allait mieux pour ce genre de chansons que tout autre.

Ma grand-mère était une petite femme, maladive, avec une épaule plus haute que l'autre et une expression de tristesse et de fatigue. Elle était douce, craintive, et elle rampait devant son mari.

Mon oncle Rodolphe était très bossu, avec les pieds déformés. Il travaillait à l'horlogerie et vivait avec ses parents. Il n'était pas grand parleur, mais il n'avait pas un visage sévère. J'aimais beaucoup l'oncle rodolphe.

En 1833, mon père fit une grande modification à notre maison. Je me trouvai ainsi au milieu des charpentiers et je les aimais beaucoup. J'aimais l'idée d'avoir une maison neuve. Ce temps était accompagné d'une gaîté générale. Le jour qu'on leva la charpente, ce fut une grande fête pour moi. Au souper il y eut du vin et des chansons.

Le soir de Noël 1833, il y eut un grand incendie à l'Abbaye. Je me rappelle encore combien notre chambre était éclairée. Mon père alla pour se rendre utile et commença par travailler à la pompe. Puis, après un temps, se sentant fatigué et couvert de transpiration, il voulut se mettre à porter de l'eau. C'était une nuit

excessivement froide. Les habits de mon père devinrent tout raides de glace. Mon père se sentit bientôt accablé par le froid et la fatigue. Il essaya de boire du vin, mais il ne put se réchauffer. Il rentra le matin et se mit au lit. Le froid lui était tombé sur la poitrine et il mourut le 21 juin 1834. Il était âgé de 30 ans. La mort de mon père fut un grand deuil. Notre petit hameau perdait le plus aimable et le plus sage de ses habitants. Ma mère perdait le plus tendre des époux. J'y perdais le meilleur des pères. Ma grand-mère Simone l'a pleuré tout le temps qu'elle a vécu, et a toujours porté des habits de deuil.

Je me souviens très bien d'avoir vu mon père malade. Il se fit mener au Pont, chez sa mère, pour changer de climat. Il annonça asa mort pour le 21 juin. Ce jour était un de ces beaux jours des montagnes ; air frais, soleil radieux. Le matin mon père voulut être placé au grand air. Je le vis là, sur son lit. Il dit quelques mots à mon oncle Louis ; il n'avait plus de voix. Il me vit près du lit et se détourna ; je me mis à pleurer et on m'éloigna. Au bout de quelques minutes mon père mourut sans agonie.

Georges était né le 20 mai. Ainsi ma mère se trouvait chargée de trois enfants.

La famille de mon père se composait de sa mère, et de mes deux oncles Georges et Louis, lesquels étaient l'un et l'autre à l'age d'homme. Mon oncle Louis était boulanger et faisait aussi le commerce des chevrotins. Il paraissait avoir une certaine activité et devait gagner de l'argent ; mais toute cette famille avait la passion du vin et des grands repas. Dans nos montagnes cette passion amène la pauvreté et la paresse. Le travailleur n'a pas le temps de penser à sa bouche ; c'est le paresseux qui est gourmand. Ainsi la famille de mon père ne fit rien pour nous, malgré que mon père avait toujours agi envers sa famille selon la bonté de son caractère.

Ma mère, qui était une femme énergique, ne se laissa pas abattre par sa position. Mon père avait laissé quelques dettes, et ses livres montraient qu'on lui devait beaucoup ; car il faisait beaucoup de souliers, surtout pour les gens du Chenit. Or, comme on ne pouvait pas faire payer ces sommes de suite, ma mère décida qu'on ferait une vente de tout ce qu'il y avait chez nous de vendable. D'abord venaient les champs, puis les outils aratoires. Puis ma mère fit ajouter les meubles qu'elle avait eus à son mariage. Tout cela fut mis à l'encan et se vendit à des prix excessivement bas.

Nous voilà donc débarrassé de nos dettes, et même il y eut en sus une somme de plusieurs cents francs, ce qui faisait bien plaisir à ma mère comme ressource pour un cas de nécessité. Nous voici donc établis sans dettes, ayant la maison du Mont du Lac toute remise à neuf et un assez grand jardin.

Comme j'avais atteint l'âge d'aller à l'école, j'allai demeurer chez mon grand-père. Ceci formera le premier chapitre de l'histoire de ma vie.

2

Au Mont du Lac je n'avais aucun camarade. Au village j'en avais plusieurs. Pour commencer je jouissais assez de leur compagnie. Mais comme il est naturel aux petits garçons de s'arracher les choses par violence, et que le vol suit de près la convoitise, mon amour pour la société de mes semblables fut bientôt amoindri. Je cherchai donc de bonne heure à me suffire à moi-même. En été je passais de longues heures au bord du lac, faisant des creux où les petits poissons ne tardaient pas à entrer et alors je fermais l'orifice. Puis mes poissons étant placés dans de vieux vases, je les nourrissais avec des débris de mouches. Je faisais aussi des jouets avec du bois, du papier. Je moulais des animaux avec de l'argile et je les faisais cuire pour les durcir ; mais souvent ils sautaient à la cuisson et il fallait recommencer. Mais j'apprenais ainsi les difficultés du métier. Aux premiers beaux jours du printemps, tous mes camarades avaient la rage de jouer aux boutons. Je n'avais aucun bouton et ma grand-mère ne m'en avait pas donnés. Je me mis donc à fondre des boutons d'étain qui firent l'effet désiré, et au cas que je perdais au jeu, je pouvais facilement me consoler. Ainsi j'acquis l'idée de fondre l'étain. Avec cela mes parents n'auraient pas pu dire à quoi je passais mon temps, et souvent ma grand-mère balayait ce qui m'était le plus précieux sans y faire attention. Lorsque, à cause du mauvais tems, je ne pouvais pas sortir, je dessinais sur un petit morceau d'ardoise.

Mon grand-père et ma grand-mère n'avaient pas la moindre gaîté dans leur caractère ; ils pouvaient être pendant des heures près du poêle sans se dire un mot. Et leur figure sombre ne donnait pas même le désir de les entendre parler. Jamais mon grand-père ne parlait de politique ni des événements du jour. S'il parlait d'un voisin, c'était pour en dire du mal. Il avait le baquet à mesurer le grain qu'on appelait le quarteron, qui correspond à demi… Et bien, tout le monde venait emprunter ce quarteron et la plupart ne le rapportaient même pas ; il le prêtait à tout le monde et ne paraissait pas avoir un seul ami. Et ceci est beaucoup dans la vie du village ; on se rend réciproquement des services et au fond, on n'aime personne.

L'hiver, quand j'allais à l'école, il me fallait de temps en temps un crutz pour acheter de l'encre, ou deux crutz pour du papier. Alors mon grand-père se fâchait, me faisait un long sermon sur ce que les enfants coûtaient tandis que dans son temps on n'écrivait pas, mais on apprenait la religion.

Ma grand-mère prisait du tabac, et il lui fallait aussi de temps en temps un crutz ; le grand-père n'était pas plus aimable avec elle qu'avec moi. Quant à la valeur d'un crutz, c'était le quart d'un batz ; or un batz valait quinze centimes de France ou trois sous de ce pays-ci. Donc un crutz était 2/3 de sou.

Sous l'influence de mon grand-père j'avais fini par être ridicule à l'école. Je ne permettais pas qu'un de mes camarades plonge sa plume dans mon encrier ; si cela arrivait, je me plaignais au régent ; il souriait de pitié et toute l'école se

mettait à rire. Un crayon coûte 2 crutz, soit ½ batz ; cependant il m'en fallait un pour dessiner ; on me le procura, mais, pour le faire durer, j'en fis un en plomb pour me souligner ; jusqu'à l'âge de seize ans, je n'ai usé que deux crayons[2].

Soit dans la maison, soit aux champs, quand je voulais faire quelque ouvrage comme faisaient les hommes, si mon grand-père était là, j'étais sûr d'être insulté ; et dans toutes les occasions où les paysans sont pressés, comme dans les labours, les foins, les moissons, mon grand-père était dans un état de colère continuel.

Quelquefois, quand je passais devant la maison de ma grand-mère Simone, elle me faisait entrer. Elle m'embrassait et pendant que ses larmes coulaient, elle disait :

- Voici bien les cheveux de mon fils Henri.

Puis elle me donnait une pomme. Je restais là un moment pendant qu'on me parlait. Une fois, après avoir entendu ma réponse, elle dit :

- Voilà pourtant de l'intelligence malgré que son grand-père le fait fou.

Sur cela l'idée me vint :

- Est-ce ce qu'il y aurait en moi de la folie ?

Pendant assez longtemps je m'examinais et j'examinais les autres pour savoir à quoi j'en étais.

Si je n'étais pas fou, j'étais cependant différent de mes camarades. Je connaissais par cœur l'histoire de Cendrillon, du Petit Poucet, du Petit Chaperon rouge et beaucoup d'autres. Je pouvais raconter la bataille de Morat, ainsi que les efforts des Polonais pour secouer le joug de la Russie. J'avais lu tout ce qui m'était tombé sous la main, surtout les almanachs de Berne et de Vevey ; et à toutes mes lectures j'avais mis le plus grand sérieux.

Quant au développement corporel, il n'allait pas au mieux. J'avais peu d'appétit et de force. J'étais petit, maigre pâle, l'air méditatif, souvent la toux et la respiration accompagnée d'un sifflement dans la poitrine. Tout ceci était permanent, ce qui faisait dire dans la famille que je ne laisserais pas de vieux os. J'en vins même à ne plus pouvoir supporter le café au lait pour le soir, il me donnait des palpitations.

L'amour que j'avais pour l'étude me donnait le goût des excursions. Je connaissais la Dent de Vaulion, le pâturage du Pont, et tous les endroits où j'avais pu m'introduire. Ma grand-mère Simone me mena à la Chaux, à Sévery où elle avait des filles. Je vis donc ces maisons couvertes en tuiles, ces arbres fruitiers et ces champs de blé qui étaient pour moi d'autant plus intéressants qu'on en parlait souvent à la maison. Puis mon oncle Girard me mena à Morges où tout me paraissait magnifique. Je remarquai surtout les pigeons qui volaient ben loin et qui revenaient ; les barques avec leurs voiles blanches ; mais ce fut surtout l'arsenal, avec cette quantité de canons, qui parlait le plus à mon cœur. Cette impression de la ville de Morges a duré longtemps. Voici longtemps qu'9n

[2] Voilà bien un fait à communiquer au Guiness Book !

n'a plus entendu pare de l'oncle Rodolphe. Quand j'étais bien jeune encore, il alla travailler dans la commune du Chenit où il se maria. Il revient au bout de quelques années et continua à demeurer dans la maison paternelle. Sa femme était maladive et mourut en 1840, ainsi qu'un de ses enfants. La grand-mère mourut aussi, ce qui fit trois enterrements dans la maison dans l'espace de quelques mois.

Me voici arrivé à l'âge de 12 ans. Ceci terminera le second chapitre de l'histoire de ma vie.

3

Ayant toujours entendu ma mère se plaindre de la pauvreté, il me vint à l'idée que je pouvais faire quelque chose pour l'aider. Je lui proposai de prendre la garde des vaches du Mont du Lac pour l'été. On commença par se moquer de mon idée à cause de ma faiblesse corporelle. Mais comme je persistai dans mon idée, on finit par l'accepter. Ce fut une chose conclue ; me voilà berger pour l'été sur le pâturage du Pont. Les suites prouvèrent que l'idée était bonne.

D'abord c'était pour moi un grand plaisir de passer mon été sur ces différentes collines, parmi les arbres et les buissons, au milieu de cette nature agreste, libre de tout joug d'homme. Ensuite j'aimais mes bêtes comme si elles eussent été à moi. Dans les commencements, je faisais beaucoup de course pour m'assurer qu'elles étaient toutes dans l'endroit voulu. Cette activité et cet air de montagne me donnèrent un appétit formidable et le corps se fortifiait en proportion. Là tout me plaisait, j'apprenais à connaître les mœurs des différentes espèces d'oiseaux ; je voyais comment chaque espère d'arbre se développait, et chaque fois que je repassais dans un lieu déjà connu et parcouru, j'y trouvais de nouveaux charmes.

Quelquefois le soleil était bien chaud ; mais nous pouvions nous mettre à l'ombre ; s'il faisait froid, nous faisions du feu. S'il pleuvait, on s'abritait sous un sapin ; mais s'il fallait être mouillé, nous n'y prenions pas garde. Nous étions quatre bergers en tout, compagnie suffisante. Quelquefois nous faisions le dîner en commun ; d'autres fois nous le portions avec nous ; dans tous les cas notre nourriture était simple et c'était précisément ce qu'il nous fallait. Aussi, dans le court espace d'un été, je devins comme un homme nouveau.

Ma grand-mère Simone me trouva une place à Sévery, chez Ferdinand Terpolet, pour garder les vaches jusqu'à la Toussaint. Là aussi je passai des beaux jours. Cette famille n'avait rien en dehors de la nature humaine ; c'était un homme et une femme contents quand tout allait bien ; aimant leur enfant, laquelle les aimait. C'était tout naturel, et cependant c'était ce que je n'avais jamais trouvé dans la maison de mon grand-père. Il y a chez certaines personnes une aménité de caractère qui embellit tout ce qui les entoure. Chez d'autres, c'est un fiel qui détruit toute beauté.

Pour montrer un trait de caractère : quand ils surent que je ne pouvais pas manger les morceaux de choux-raves dans la soupe, ils coupèrent les choux-raves en quatre, et avant de servir la soupe, ils les sortirent de la marmite.

J'étais traité comme si j'eusse été leur fils. Je me sentais là très à mon aise, et tout le temps que j'ai habité la Suisse, je suis toujours entré dans cette maison avec plaisir. A notre départ de Pampigny, c'est dans cette maison que j'ai passé la dernière nuit.

Pour en revenir au temps où j'étais berger chez Terpolet, mes jours se passaient paisiblement avec mes bêtes. Le soir, après le souper, je faisais la leçon à Julie, puis on se mettait à tailler le chanvre, jetant les chènevottes dans le feu. Bientôt arrivaient des voisins : Jean Seillon racontait ce qu'il avait vu dans l'étranger ; le grand Gaudin faisait des réflexions sur les événements du jour ; souvent la conversation se tournait vers quelque histoire tragique. Dans ce moment-là, les débris du bois et des chènevottes s'étaient transformés en charbons ardents de formes si variées qu'on y voyait tout ce qu'on voulait. Julie et moi, nous y voyions des châteaux. Et le sommeil se faisant sentir, nous allions nous coucher en rêvant. Quand nous étions seuls, nous lisions les mille et une nuits ; alors il y avait à rire. Enfin, tout était si varié, si à propos, que le temps passait sans qu'on s'en aperçoive.

Tout est nouveau pour l'enfance ; toutes les conversations que j'écoutais étaient de l'instruction pour moi. Puis plus tard, nous allâmes souvent au moulin de Sévery chez Bovay. Là nous pressâmes les poires pour faire le cidre, les noix pour faire l'huile. Puis le chanvre qu'on avait taillé fut mis sur la rebatte pour écraser tous les débris de mœlle qui auraient pu s'y trouver. Puis on séchait les pruneaux, puis les poires ; enfin, chaque ouvrage nouveau apportait avec soi de nouveaux charmes.

Enfin la Toussaint arriva, avec ses accompagnements de pluie et de vent, avec ce froid cru, cette humidité qui pénètre dans les maisons et ces nuages qui annoncent l'hiver.

Il fallut m'en retourner dans ma neigeuse Vallée pour commencer la saison des écoles. Je parlais déjà le patois de Sévery ; mon été sur la montagne ne m'avait pas donné beaucoup de goût pour la discipline d'une école. Cependant je m' attachai bientôt en voyant les cartes de géographie qu'on y avait apportées. La carte de la Suisse, par Keller, qui avait peut-être quatre pieds de l'est à l'ouste, était pour moi une merveille. J'y pouvais voir la configuration de chaque canton ; aussi en peu de temps je l'avais dans la tête dans tous ses détails. Mais aussi cela me donnait de désir de voir le pays même, surtout les vallées des Alpes. Je n'ai pu satisfaire ce désir qu'en partie dans ma jeunesse, mais à notre retour en Suisse, j'ai vu beaucoup du pays natal ; et toutes les courses que j'ai faites avec mes enfants m'ont laissé de doux souvenirs. C'est là une grâce de Dieu ; car j'avais toujours gardé un vague désir de voir ces lieux

célèbres par leur beauté naturelle ou par les événements qui s'y sont passés. J'ai maintenant devant moi l'école, et ceci finit mon chapitre[3].

Le Pont et ses environs tel que put le connaître, à peu de chose près, Henri Rochat du Mont du Lac.

[3] On trouvera la suite des mémoires d'Henri Rochat dans les quatre volumes le Pèlerin qui y sont consacrés, le premier de 1980. Il acheva ses jours aux USA où il avait fondé une colonie en Orégon.

Chose assez amusante, les lieux que foulait Henri Rochat alors qu'il était berger, furent aussi connus par un futur compatriote « célèbre », Tell Rochat, artiste-peintre, qui habita quant à lui à deux pas du Mont-du-Lac, aux Places.